À ma mère

Première partie

Un

Tout au bord de la falaise, face au soleil couchant qui éclaboussait la mer de paillettes d'or fondu, j'ai éclaté en sanglots. Pourtant, croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer comme dirait Bébert, je ne suis pas une poule mouillée. La preuve, en seize ans, je n'ai pleuré que trois fois – Je ne parle pas du moment où je suis né parce que tout le monde commence sa vie en larmes, alors ça ne compte pas.

La première fois, c'est quand Maman est partie voir si ça pouvait coller avec son nouvel amoureux. Elle m'avait confié à Mémé. Elle m'a dit : Ne pleure pas, mon chéri, c'est la dernière fois que je m'en vais, je te le promets. Les autres fois, elle finissait toujours par revenir me chercher, seule et triste, toujours trop tôt selon elle et bien assez tard selon moi. Elle n'avait pas menti, c'était bel et bien la dernière fois qu'elle partait. Le problème, c'est qu'elle n'est pas revenue. Pas encore ! précise Mémé. Ne sois donc pas si impatient ! La vie est longue et pleine de belles surprises, mon Dédé. Cesse donc d'attendre ; ris, joue, apprends, aime, observe, tu

vas voir comme c'est amusant. Si tu n'attends rien, ni personne, ni rien de personne, le meilleur t'arrivera... En tous cas, croix de bois, croix de fer, si je mens, je vais en enfer, quand la porte de la maison de Mémé s'est refermée sur Maman, je me suis senti aussi désespéré qu'un naufragé du radeau de la Méduse face au néant de l'horizon. Mémé m'a caressé les cheveux et elle a dit tout le contraire de Maman : Pleure, mon Dédé ; les larmes, ça lave les plus gros chagrins du monde et le sel, ça les dissout. Ta maman, si tu penses à elle, tu pourras la voir : au lieu de se trouver devant tes yeux, elle sera dans ta tête. Je lui ai répondu qu'on ne pouvait pas prendre dans ses bras quelqu'un qui est dans la tête. Elle a dit : Ah bon ? Tu en es sûr ? Tu as essayé ? Et puis, elle m'a expliqué qu'il n'y a pas de lumière sans ombre, pas d'amour sans grandes joies et immenses peines, que l'amour, c'est un plat à la fois salé et sucré, doux et acide, mais que la quantité de sucre ou d'acidité n'est pas la même selon que l'on est une maman à la recherche d'un amoureux ou un petit garçon qui ne sait pas quand sa maman va revenir. J'ai bien entendu qu'elle n'avait pas dit : Si sa maman va revenir, mais : Quand sa maman va revenir. Nuance. Mémé, elle n'a jamais l'air d'y toucher mais elle fait toujours mouche. Son « quand » n'était pas chargé d'espérances mais de certitudes, il disait clairement : T'en fais pas, mon Dédé, ça va aller.

Après, Mémé m'a dit : Si la soif existe, Dédé, c'est qu'il y a de l'eau. Et si tu sens le manque, c'est que l'amour est en toi. Ta maman, elle t'aimera toujours. Mais autant que ce soit clair : peut-être pas tout le temps.

Deux

La deuxième fois que j'ai pleuré, c'est quand Crocus est morte. Crocus était très vieille, elle était allée au bout de sa vie. Les expressions concernant la vie sont très étranges, quand on y pense : « une vie de rêve » semble dire qu'une vie magnifique ne peut pas relever de la réalité, « une vie de chien » serait effroyable et « une vie d'homme », ça n'existe pas. Crocus avait une vie de rêve et pourtant, c'était une chienne. Comme quoi, il faut se méfier des mots. Quand j'étais malade, elle m'offrait sa chaleur et sa présence, blottie contre moi pendant des heures, sans bouger, sans boire, sans demander à sortir. Après qu'elle a rendu son dernier soupir, Mémé a dit : N'oublie pas mon Dédé que si les autres ne sont plus là, il te reste toujours toi. Elle l'a fait incinérer et elle a déposé ses cendres dans une petite urne sur laquelle elle a fait graver son nom, puis elle a posé l'urne sur le buffet, à côté de la boîte à chaussures pleine de photos, de la boîte à sucre pleine de billets et du calot militaire que Pépé a ramené d'Algérie.

La troisième fois que j'ai pleuré, c'est quand Mémé est tombée malade. Elle a dit : Je ne me sens pas

bien, mon Dédé et puis elle s'est recroquevillée sur sa chaise, on aurait dit qu'une fée maléfique lui avait jeté un sort et en avait fait une poupée de chiffon. J'ai appelé les pompiers, ils l'ont emmenée à l'hôpital. Elle m'a dit : Tu vas me faire un grand plaisir. Puisque ce sont les vacances d'été, tu vas aller en Italie, tu as bien le droit à des vacances, toi aussi. Une fois que tu seras là-bas, tu jetteras les cendres de Crocus à la mer. Comme c'est peut-être un petit peu interdit, il faudra que tu attendes que la nuit soit tombée. Prends tous les billets de la boîte à sucre. N'oublie pas ton passeport. Et ne te fais pas de bile, ne réfléchis pas à la manière dont tu vas devoir t'y prendre pour y arriver. Mets juste un pied devant l'autre. Surtout, profite bien de ton voyage. Et appelle-moi de temps en temps pour me raconter.

Je l'ai embrassée, je suis retourné à la maison. Mine de crayon, comme dirait Bébert, je n'en menais pas large alors je me suis dépêché de prendre le sac à dos qu'elle m'avait acheté l'année où ma classe était allée en voyage scolaire en Angleterre et le passeport qu'elle avait fait faire par la même occasion. Si je n'avais pas eu le cœur aussi gros, je crois bien que j'aurais rigolé en regardant ma photo : on dirait vaguement le petit frère que je n'ai pas. J'ai pris l'urne avec les cendres de Crocus, les sous, j'ai éteint le gaz et fermé l'arrivée d'eau. Mais je n'ai pas mis les volets. Je ne voulais pas signaler aux cambrioleurs qu'on n'était plus là, Mémé, Crocus et moi.

Trois

Je pleurais tellement au bord de la falaise face au soleil couchant que je ne l'ai pas entendu arriver.

– Va tutto bene ?[1]

J'ai tourné la tête. Un homme se trouvait à quelques mètres, les mains dans les poches. Il avait peut-être quarante ou cinquante ans, je ne suis pas très doué pour donner un âge aux vieux. Il n'était ni grand ni petit, mais il était assez costaud et il avait l'air normal. C'est comme ça. Quand je regarde les gens, je sais s'ils sont sympas ou pas avant même qu'ils aient dit ou fait quoi que ce soit. Mémé, elle dit que c'est un don que les fées m'ont donné. Un soir où je rentrais avec un nœud à l'estomac parce que je venais de reprendre un zéro à l'école – assorti de deux heures de colle le mercredi après-midi – elle m'a expliqué que les fées se penchent sur le berceau des bébés à leur naissance et qu'elles leur offrent un ou plusieurs dons. Ça dépend. C'est à eux, plus tard, quand ils sont devenus grands, de découvrir de quel don ou de quels dons il s'agit. Elle a dit : On met parfois une vie entière à les découvrir, mon Dédé. Il y a

1 Tout va bien ?

même des gens qui ne les trouvent jamais. L'inconvénient des dons, c'est qu'ils aiment bien se cacher. Un élève qui n'écoute pas est peut-être un poète qui rêve ; un autre, qui donne le sentiment d'être toujours assis sur un bouquet d'orties, un enfant très doué qui a fini avant les autres… Les fées savent ce qu'elles font.

Comme je ne répondais pas, l'homme a insisté : Posso fare qualcosa per te ?[2] Puis il s'est approché de moi très lentement et, à la manière dont il a brusquement sorti les mains de ses poches pour me tirer en arrière, j'ai compris qu'il avait eu peur. À cause de la falaise. Je tremblais un peu à force de pleurer et le type m'a dit : Vieni qui.[3] J'ai remis l'urne dans mon sac à dos et je l'ai suivi. Nous sommes descendus jusqu'au centre du village et il est entré dans un bar dont les murs étaient couverts de filets de pêche et de photos de bateaux en pleine mer ou à quai. Il m'a demandé ce que je voulais boire en repliant les quatre doigts de la main droite dans sa paume et en dirigeant le pouce vers sa bouche. J'ai haussé les épaules pour lui faire comprendre que je m'en fichais. Le type a demandé un verre de vin blanc d'Ombrie pour lui et un soda pour moi, puis il a sifflé. C'est un sifflement très dur à réaliser, la seule personne que je connaisse qui soit capable d'en faire autant, c'est Bébert : il siffle sans l'aide des doigts, juste avec la langue retournée contre les dents du bas.

Un long chien noir est sorti de derrière le comptoir. Le patron a dit : Ti sta aspettando, Luca. È una

2 Je peux faire quelque chose pour toi ?
3 Viens ici

buona cagna. Com'è il piccolo ?[4] Le type m'a fait un clin d'œil et il a répondu : Sta bene.[5]

Depuis le comptoir, on voyait parfaitement le haut de la falaise. J'ai regardé la chienne, elle s'est mise à battre de la queue et elle est venue me lécher les mains. Elle a quémandé une caresse que je lui ai donnée avec plaisir. Mémé, elle dit : T'as pas remarqué, mon Dédé, que ce qui est gratuit est souvent précieux ? C'est vrai que caresser un chien, ça ne coûte rien et que ça fait beaucoup bien. L'animal me regardait bien en face, sans ciller. J'adore les yeux des chiens. Comme ils ne savent pas parler avec la langue, ils le font avec le regard. Je sais ce que c'est que de ne pas savoir faire de belles phrases. Quand je veux parler, les mots viennent tranquillement dans ma tête, mais dès que j'ouvre la bouche, ils se bousculent tous pour sortir en premier. Comme quand la cloche sonnait à l'école et qu'on courait vers la grille et que le surveillant essayait de nous mettre en rang. Ça lui prenait un certain temps et parfois, il n'y arrivait pas. Avec moi non plus, les mots ne sortent pas un par un, tranquillement, à la queue leu leu, mais toujours en vrac et en se précipitant. Alors, l'histoire que je veux raconter m'échappe, n'en fait qu'à sa tête et n'a finalement plus grand chose à voir avec ce que je voulais dire. Les gens finissent toujours par me regarder bizarrement. Les professeurs surtout. C'est pour ça que je préfère me taire, même si je sais qu'un élève qui ne parle jamais, ça agace drôlement. Mémé, elle dit : Une personne qui ne parle pas, ça donne l'impression soit qu'elle est très intelligente,

4 Elle t'attendait, Luca. C'est une brave chienne. Comment va le petit ?
5 Il va bien.

soit qu'elle est très bête. Mémé, elle sait que je ne suis pas handicapé des boyaux de la tête. Elle dit que je suis comme Lucky Luke qui tire plus vite que son ombre, sauf que moi, je pense plus vite que je ne parle ; il paraît que j'ai l'esprit d'escalier et que j'aime bien le dévaler à toute vitesse, assis sur la rampe. Jusqu'à présent, ça m'a surtout valu des sarcasmes : je les ai collectionnés comme Rahan, le fils des âges farouches, collectionnait les griffes sur son collier. Mémé avait gardé la collection complète des *Pif Gadget* qu'elle avait achetés pour Maman quand elle était petite et Rahan, c'était l'histoire que je préférais dans le magazine. Comme moi, il n'avait plus de parents mais à la Préhistoire, c'était un peu normal parce que c'était difficile de vivre vieux à cause des milliers de dangers qui guettaient Ceux Qui Marchent Debout. Juste avant de mourir, Craô, le père de Rahan, lui avait donné son collier à cinq griffes qui symbolisaient la générosité, le courage, la ténacité, la loyauté et la sagesse. Les fées avaient été généreuses avec Rahan et il était chanceux : même s'il était jeune, orphelin et qu'il n'était jamais allé à l'école, il connaissait ses dons.

À cause de mon mutisme, les professeurs ont toujours ignoré les miens. Ils s'évertuaient à écrire sur mes bulletins : La greffe avec le mur du fond est en train de prendre… Quel beau « cerveau lent » au milieu des nuages… A toujours l'air de quelqu'un qui attend la sonnerie… Parle probablement une langue étrangère dont on aimerait au moins connaître la sonorité…

Quatre

L'homme m'a demandé : Ne vuoi ancora ?[6] J'ai levé les deux mains, paumes vers le plafond en redressant un peu les épaules pour lui faire comprendre en langage universel que je ne comprenais pas. Il a dit en français : Tu es Français ? J'ai dit : Oui. Puis il a commandé un autre verre de vin pour lui et une autre limonade pour moi. Il m'a tendu la main. Il a dit : Luca. Je la lui ai serrée et j'ai dit : Dédé. Puis j'ai caressé le dos de la chienne, je lui ai gratté les reins. Elle s'est couchée à mes pieds. Luca a dit : Elle a l'air de t'apprécier. Il s'est tu quelques secondes puis il a ajouté : Je l'ai trouvée il y a un an dans un fossé. Il a dit ça avec un petit accent chantant très agréable à écouter, on aurait dit le souffle du vent dans les feuilles mouillées, au printemps. Il a poursuivi : J'étais en voiture sur une route de campagne et tout d'un coup, j'ai vu deux oreilles pointer dans l'herbe sur le bas-côté. Je me suis arrêté. Les deux oreilles appartenaient à une jeune chienne. Elle était minuscule et toute maigre, en piteux état, couverte de tiques, incapable de marcher. Je l'ai enroulée dans une vieille couverture que

6 Tu en veux encore?

j'ai toujours au fond du coffre de la voiture et nous sommes allés chez le vétérinaire. Voilà comment elle est entrée dans ma vie…

C'est une histoire qui aurait drôlement plu à Mémé. Mémé adore les histoires. Un jour, elle m'a raconté celle de l'homme et de son chien qui venaient de mourir. Ils se retrouvent sur une route qui les conduit jusqu'à une porte en or massif, incrustée de pierres précieuses devant laquelle un homme assis s'évente. L'homme au chien lui demande : Où sommes-nous ? L'homme à l'éventail répond : Vous êtes au Paradis. Splendide ! s'exclame l'homme au chien. Auriez-vous un peu d'eau pour mon chien et pour moi, s'il vous plaît ? Bien sûr ! répond l'homme à l'éventail. Nous avons tout ce qu'il faut derrière la porte. Mais les animaux ne sont pas admis. Alors, l'homme au chien le remercie et reprend son chemin. Après une longue marche, il arrive devant une porte en bois toute simple devant laquelle un homme lit. Excusez-moi monsieur, auriez-vous un peu d'eau pour mon ami et pour moi ? demande l'homme au chien. Bien sûr, répond l'homme au livre, nous avons tout ce qu'il faut derrière la porte. Est-ce que mon ami peut entrer ? demande l'homme au chien. Avec plaisir, répond l'homme au livre. Ah ! s'écrit l'homme au chien, heureux. Et comment s'appelle cet endroit ? C'est le Paradis, répond l'homme au livre. Le Paradis ? Mais l'homme que nous avons rencontré devant la porte en or massif incrustée de pierres précieuses nous a dit la même chose, s'étonne l'homme au chien. Non, là-bas, c'est l'Enfer, corrige l'homme au livre. Mais… ça ne vous dérange pas qu'on usurpe le nom du Paradis ? s'enquiert l'homme au chien. Pas

du tout ! répond l'homme au livre en souriant. Parce qu'y entrent pour l'éternité ceux qui abandonnent leurs amis. Je récupère tous les autres…

Un jour, un homme a caressé Crocus dans la rue, il l'a flattée et Crocus s'est redressée pour lui lécher la main en battant de la queue. Alors, le type a dit devant tout le monde : Eh ben toi, il vaut mieux t'avoir en photo sur le buffet qu'en face de soi au bout de la table ! C'est pas pour demain, le concours de beauté canin, hein, ma grosse ? Je pose la question. Si Mémé avait été un grand gaillard baraqué au crâne rasé et tatoué jusqu'aux yeux, est-ce que le type aurait seulement ouvert la bouche ? Mais ce qu'il ne savait pas, c'est que vieille ou pas, petite ou pas, menue ou pas, Mémé peut se transformer quand elle veut en boulet de canon. Même les armées du pape n'arriveraient pas à l'arrêter. Elle lui a tapoté la bedaine du plat de la main et elle a répliqué du tac au tac : La charité qui se fout de l'hospice, peut-être ? Tout le monde a rigolé, ce qui a fait japper de joie Crocus et le gros type est devenu rouge comme une tomate. Juste après, Mémé m'a confié : Je n'ai aucun mérite car il s'est révélé quand il l'a flattée. Vois-tu mon Dédé, quand je vois les fleurs, je cherche toujours le cercueil.

Cinq

Luca a dit : C'est une brave chienne. Coraggiosa. Toujours contente, toujours aimante. J'ai failli lui dire que c'était pareil pour Crocus. Chaque soir, quand on rentrait, Mémé et moi, elle manifestait sa joie. Elle ne se contentait pas d'agiter la queue, elle balançait tout son arrière-train de droite à gauche et de gauche à droite, les babines relevées sur un grand sourire et dès qu'on l'avait caressée, elle relevait la tête en arrière et elle jappait joyeusement. Chaque jappement provoquait un petit saut de ses deux pattes avant et c'était un spectacle vraiment comique alors je me mettais à quatre pattes devant elle, je l'imitais et elle adorait ça, elle jappait de plus en plus fort, puis elle courait jusqu'à son carton et elle me ramenait sa balle. Pas une seule fois, j'ai surpris Crocus en train de bouder, pas une seule fois, elle a refusé de nous nous faire la fête et pourtant, Dieu sait comme elle détestait rester seule. Quand j'étais petit, au début que Maman était partie, on la laissait à la maison plusieurs heures par jour. Mémé, parce qu'elle travaillait encore à ce moment-là ; moi, parce que j'allais à l'école primaire. Mémé donnait des

cours de couture à mi-temps dans un organisme subventionné par la mairie pour tenter de réinsérer des gens qui n'avaient vraiment pas eu de chance. Certains avaient même fait de la prison. Mémé, elle dit : Tout le monde ne prend pas le même départ dans la vie, mon Dédé. Et puis, elle ajoute : Mais au fond, ce qui compte, ce n'est ni le départ, ni l'arrivée, c'est la chance de pouvoir être dans la course, une chance inouïe si tu considères les statistiques et les probabilités. Mémé, il y a des histoires qu'elle adore répéter. Comme celle de la course des spermatozoïdes. Elle dit : Au départ, ils sont plusieurs centaines de millions dans les starting-blocks. C'est une course terrible parce qu'en même temps qu'ils nagent, il faut qu'ils affrontent des tas d'obstacles comme l'acidité vaginale ou les contractions de l'utérus tout en se transformant pour que leur membrane puisse libérer des enzymes et ils ont peu de temps : l'ovule libérée a une durée de vie de 24 heures. Tu imagines ? Le vainqueur du sprint féconde l'ovule. C'est grâce à la victoire d'un spermatozoïde sur des centaines de millions de concurrents que tu es là, mon Dédé, tout comme Crocus ou moi. Avant même notre naissance, une partie de nous a gagné une course d'enfer. Et on ne serait pas de la graine de champions ?

Quand Mémé dit ça, ça me fait tout drôle dans le ventre, comme quand je regarde les étoiles la nuit et que j'imagine les milliards de galaxies qui comptent chacune des milliards d'étoiles à des milliards de kilomètres les unes des autres. Tout d'un coup, j'ai le kiki serré et Mémé, ça la fait sourire et elle me dit : C'est pas grave d'être microscopique, mon Dédé ; ce n'est pas la taille qui fait la valeur d'une vie. Une

vie de fourmi, c'est aussi important qu'une vie de baleine…

Je soupçonne Mémé de dire ça parce qu'elle est un peu fourmi. À partir du moment où elle est réveillée, elle s'active. Même depuis qu'elle a arrêté de travailler. Comme elle a de l'or dans les mains, elle sait tout faire, coudre, tricoter, cuisiner, tapisser, changer le tissu qui recouvre les fauteuils, peindre, bricoler, poser des étagères, jardiner. J'en oublie sûrement. Quand elle travaillait pour l'organisme subventionné par la mairie, elle enseignait à ses durs à cuire l'art de confectionner des vestes, des robes, des jupes, des chemisiers, des manteaux en un rien de temps. Ce qui était difficile dans son métier, ce n'était pas de transmettre son savoir-faire, mais le plaisir du travail bien fait. Mémé, elle dit : Rien de tel que le plaisir pour effacer l'ennui ou surmonter les difficultés, mon Dédé. Regarde Crocus, le plaisir qu'elle a à porter le journal dans sa gueule et à traverser la rue quand on le lui demande…

Une fois, une des élèves de Mémé est arrivée en classe avec une crête de coq rose au milieu de la tête et le reste du crâne rasé. Elle portait un blouson de cuir noir qu'elle avait refusé de quitter en cours, elle avait des tatouages sur les mains et sûrement ailleurs, ce qu'il n'était pas possible de vérifier et elle a dit à Mémé : Je m'en fiche de ton stage. Mémé a essayé toutes sortes de tactiques pour l'apprivoiser. En vain. Et puis un jour, elle a décidé d'organiser un défilé de mode avec ses élèves et elle a choisi la fille punk comme modèle parce qu'elle avait une silhouette de rêve et tout le monde s'est mis à travailler les tissus pour lui faire une robe de princesse avec de longues

manches vaporeuses pour cacher les tatouages. Elle a défilé sur le podium de la salle des fêtes, parfaitement maquillée, la crête rasée, la tête recouverte d'un tissu chatoyant en se déhanchant sur des talons hauts, devant le maire et une foule de gens. Elle a même eu droit à un article dans la presse locale. Pendant que Mémé cousait les tissus et réparait les âmes en peine, moi, j'allais à l'école où je n'étais pas du tout motivé et jamais récompensé et Crocus restait seule à la maison en attendant de nous accueillir, le soir, les babines retroussées sur un sourire radieux, la queue frétillante. Alors, je jetais mon cartable dans l'entrée, je prenais mon goûter, du pain avec du beurre et des morceaux de sucre et je ressortais aussitôt, qu'il pleuve, qu'il neige, qu'il vente, pour que Crocus puisse se dégourdir les pattes. Elle me devançait, la truffe au sol, l'allure souple et légère en se retournant de temps en temps pour vérifier que j'étais toujours là, que tout allait bien, puis elle recommençait à renifler le pied des poteaux, là où les chiens déposent des messages inaccessibles au commun des mortels qui pensent qu'on ne communique qu'avec la bouche et les mots. Des fois, je faisais un crochet par le square, je contrôlais qu'il n'y avait personne parce qu'il est interdit aux chiens, je sortais une balle de ma poche, je retirais la laisse, je lui lançais la balle et je courais derrière elle pour la lui prendre, mais j'avais beau courir, rien n'y faisait, Crocus courait toujours plus vite que moi. Pourtant, c'est moi le plus fort en endurance et en course de vitesse à l'école. Bébert, qui a pourtant de très longues jambes, ne peut pas me rattraper. Sauf que, quand on a quatre pattes, on court forcément deux fois plus vite que quand on

en a deux, même moi qui suis nul en maths, je peux comprendre ça. Des fois, elle me laissait la rattraper et au dernier moment, elle donnait une petite accélération de rien du tout et elle me mettait dix mètres dans la vue, puis elle faisait mine de m'attendre à nouveau, feintait à la dernière minute pour m'empêcher de prendre la balle et repartait en courant. Ça me faisait tellement rire que j'en attrapais un point de côté. Quand je rentrais à la maison pour faire mes devoirs, Crocus se couchait à mes pieds, sous la table de la cuisine, d'un coup, très lourdement. Elle posait sa tête sur ses pattes avant en poussant un long, un très long soupir de satisfaction et dans la seconde qui suivait, elle était endormie. Je n'ai jamais connu un seul être vivant capable de s'endormir aussi vite que Crocus. Elle se mettait aussitôt à ronfler. Comme un sonneur, précisait Mémé qui préparait la soupe et un gros gâteau de riz au lait nappé de caramel pour le souper.

Six

Luca a dit : Elle s'appelle Elancia. J'ai pensé qu'elle méritait bien son nom. C'était une chienne fine, au poil luisant, aux oreilles bien droites, une espèce de chien de berger de Majorque, très élégante. J'ai regardé Luca, puis Elancia, les mots se sont bousculés dans ma tête, puis dans ma bouche mais une fois de plus, au moment de sortir, c'était la confusion totale, alors je me suis tu. Je me suis mis à genoux, j'ai pris la chienne par le cou et j'ai posé ma joue contre la sienne. J'ai caressé l'espace tout doux entre ses oreilles en pensant que si j'étais président de la République, je ferais une loi pour punir ceux qui abandonnent leur animal tout petit dans un talus sur le bord d'une route de campagne. Une vraie punition, pas une amende, non, je les emmènerai tout nus dans un fossé au milieu de la jungle et, comme le chiot seul face à l'enfer des voitures, des camions, des motos tonitruants et lancés à toute allure, les condamnés devraient se débrouiller avec les prédateurs, les insectes et les serpents de la forêt tropicale, puis je lancerais la fourrière des hommes à leurs trousses pour qu'ils se retrouvent à leur tour au

chenil et qu'ils savourent le bonheur d'être enfermés du matin au soir pendant trois mois après quoi, si leur fils, leur fille, leur femme, leur frère ou leur sœur ne venaient pas les chercher, j'ordonnerais qu'on les pique. Et qu'on ne vienne pas me dire que je suis psychopathe. Je me mets juste à la place du chien aux bons gros yeux noirs qui s'inquiète de l'agitation de la famille, des valises qu'on emplit et qu'on empile, des chaussures qu'on enfile… Qui voit que tout le monde s'apprête à partir et qui pousse un énorme soupir de soulagement quand son maître lui met sa laisse et le fait grimper dans le coffre, au milieu des bagages. Et qui se couche, la truffe entre les pattes avant, les yeux à moitié fermés parce qu'il a mal au cœur en voiture, mais tellement heureux de faire partie de l'équipée. Qui ne se doute pas une seconde du coup de Jarnac qui l'attend, qui ne comprend pas pourquoi son maître ne lui met pas sa laisse quand la pause arrive, mais qui se réjouit d'aller en deux enjambées renifler tous les troncs où d'autres chiens ont laissé toutes sortes de SMS canins. Et alors qu'il gambade et renifle avec bonheur, tout le monde remonte précipitamment dans la voiture et pendant un quart de seconde, il ne comprend pas ce qui se passe, puis il se met à courir derrière la voiture comme un fou, en pensant : Ils ne se sont pas aperçus que je manquais à l'appel ! J'ai vu une pub à la télé, chez Bébert parce que Mémé, elle a la télé, mais elle ne la met jamais. Elle dit que regarder la vie de gens qu'elle ne connaît pas, ça lui encombre l'esprit, elle a déjà bien assez que la sienne à gérer et puis surtout, qu'elle n'a pas que ça à faire, de ne rien faire. Pour Mémé, regarder la télé, c'est perdre son temps alors, les rares fois où

elle l'allume, elle tricote, elle coud, elle écosse des petits pois.

Dans la pub que j'ai vue chez Bébert, on voit un chien abandonné et il y a une voix off qui dit à la place du chien : Pourvu qu'il ne leur soit rien arrivé ! et ça se voit qu'il meurt de peur, un peu comme moi quand j'allais à l'école et au collège, la vie d'écolier, c'est pas si simple que ça, les adultes, ils me disent toujours : Profites-en bien, c'est que du bon temps, ce temps-là et, ou bien ils ne sont jamais allés à l'école, ou bien ils ont complètement oublié comment c'était, ou bien ce sont de purs menteurs parce que moi, quand j'y vais, je peux dire que c'est tout sauf du bon temps. Il y a les profs qui ne te lâchent pas et les élèves les plus âgés ou les plus forts qui ricanent et qui te cherchent des noises, qui te traitent de tous les noms pour te faire perdre ton sang-froid, qui te harcèlent. Moi, ils m'appelaient Cannes-de-Serin ou bien Cent-de-Clous ou bien Cure-Dents parce que je suis monté très vite en graine comme dirait Mémé et quand je passais dans le couloir, ils me disaient aussi : Comment va ta maman ? Ou bien : Oh v'là Dédé, le chéri à sa Mémé ou encore : Tiens, un chien perdu sans collier et je leur mettais direct mon poing dans la figure et j'étais envoyé chez le directeur qui me faisait la leçon : On ne résout pas la violence par la violence. Tu dois apprendre à te contrôler. Pense à ta grand-mère, tu crois qu'elle sera fière d'apprendre ce que tu as fait ? Je vais être obligé de te renvoyer une journée, tu lui as cassé le nez quand même et moi, je n'arrêtais pas de penser à Mémé justement, je me disais dans ma tête qu'ils n'avaient pas eu le tiers du quart de ce qu'ils méritaient. Mémé, elle dit : Un bon tiens vaut mieux

que deux tu l'auras, et aussi : Pour un œil, les deux yeux mon Dédé, et pour une dent, toute la gueule, comme disaient les anarchistes espagnols pendant la guerre de 36 et Mémé, elle s'y connait en guerres. Je pensais aussi que s'il était le dirlo, il n'était obligé de rien, c'était lui le chef, il pouvait faire ce qu'il voulait, me renvoyer ou ne pas me renvoyer. C'est celui qui m'avait traité qui aurait dû être renvoyé. Parce qu'il y a des mots qui font plus mal que des coups. Mémé, elle appelle ça les coups invisibles. En apparence, ça ne laisse pas de traces, mais en vrai, ça te flanque des cicatrices dans le cœur jusqu'à la fin de tes jours. Je laissais les mots s'emmêler dans ma tête et le directeur, qui en avait probablement marre d'attendre des excuses qui ne venaient pas, finissait par me renvoyer à la maison. Pour me consoler, Mémé, elle me disait : Être soi-même, Dédé, ça n'a pas de prix. Mais ça peut parfois être coûteux.

Sept

Luca m'a dit, dans son français qui chantait : Elancia vient d'avoir une portée, il faut que je rentre. Tu es attendu quelque part ? Et j'ai secoué la tête de droite à gauche, puis de gauche à droite tout en pensant : Ne t'en fais pas pour moi, je peux me débrouiller, mais je n'ai pas eu le temps de laisser les mots sortir de ma bouche parce qu'il a enchaîné : Tu pourrais venir voir les chiots et en profiter pour me dire ce que tu fais là ? J'ai hoché la tête et nous sommes sortis du bar. L'air était tiède, doux et parfumé et il y avait une poignée d'étoiles qui clignotaient doucement sur le velours bleu foncé de la nuit. On entendait le ressac de la mer qui chuchotait des secrets au quai. Nous avons fait cinquante mètres et nous sommes arrivés devant un port minuscule, une toute petite crique dans laquelle se balançait tranquillement une douzaine de canots. Luca m'a dit : C'est mon bateau en me montrant une très jolie barque bleue et blanche avec un moteur à l'arrière. J'ai senti mon cœur s'emballer. Mon cœur s'emballe toujours quand je suis ému. J'étais ému, parce que mon rêve, c'est de devenir marin.

Un jour de rentrée scolaire, à l'école, la maîtresse nous a demandé d'écrire sur une feuille notre nom, notre prénom, le nombre de nos frères et sœurs, le métier de notre père, celui de notre mère, exactement le genre de fiche que j'ai horreur de remplir vu que je ne sais pas qui est mon père, je ne sais ni ce que fait ma mère, ni même où elle habite et si j'ai des frères et sœurs, je ne suis pas au courant. En conclusion, il fallait écrire quel métier nous aimerions exercer plus tard. J'ai écrit « marin » et pendant que j'écrivais, j'ai senti mon estomac se serrer, à cause de l'émotion. Je ne me suis pas formalisé parce que je sais que l'estomac qui se serre, ça arrive même aux matelots les plus expérimentés. Tous les marins, un jour ou l'autre, connaissent la peur. Comme dans la vie, il y a toujours un coup de tabac, en mer. Mais quand la mer se fâche, elle n'envoie pas des mots effilés comme des poignards à la face des gens, elle ne balance pas des zéros et des heures de colle, non, non, non, la mer, quand elle est en colère, elle enfle, elle grossit, elle devient un mur liquide de cinq, six, sept, huit, neuf ou dix mètres de haut, elle s'élève à toute allure et, tout aussi rapidement, elle retombe en écrasant tout sur son passage. Personne ne peut lui imposer sa loi. La seule chose que tu puisses faire, face à la mer en colère, c'est d'essayer de sauver ta peau en louvoyant entre ses vagues gigantesques. Elle peut te laisser ta chance, bien sûr. Mais c'est elle qui décide. Elle a toujours le dernier mot. J'ai inspiré à fond, puis j'ai expiré. Respirer doucement en se concentrant sur l'air qui entre par les narines, gonfle les poumons et l'estomac, c'est un truc connu pour éviter le mal de mer. Après, il faut fixer l'horizon. J'ai regardé au fond de la

classe la carte de géographie avec les départements. Je me suis dit que ce qui vaut contre le mal de mer, ça vaut peut-être aussi contre le mal de classe. J'ai attendu que la tempête au fond de mon cœur passe en repensant aux histoires que j'avais lues dans les livres que j'ai empruntés à la bibliothèque municipale, une fois *Pêcheurs d'Islande, Vingt mille lieues sous les mers, Moby Dick, Le vieil homme et la mer.* Deux fois *L'île au Trésor*. Trois fois *Robinson Crusoë.* La maîtresse a parcouru des yeux ma fiche, elle a eu un drôle petit sourire en me regardant et j'ai prié intérieurement pour qu'elle ne dise pas un truc du genre : Alors comme ça, tu veux devenir marin ? devant toute la classe. Je les connais, mes soi-disant camarades. À la collection de surnoms qu'ils m'ont collés, ils auraient rajouté « Popeye » ou « Mille millions de mille sabords », ou « Queue d'Hareng ». Il y en a même un qui m'aurait peut-être appelé « Isabelle Autissier » et là, franchement, j'aurais pas pu le supporter. C'est pas que j'ai quelque chose contre Isabelle Autissier, au contraire, c'est une femme incroyable, j'aimerais bien dire une marine incroyable, mais je ne sais pas si c'est possible, la grammaire, c'est pas mon fort. En tous cas, c'est sûr que c'est un marin hors pair, la première fille à avoir fait le tour du monde en solitaire. Et je sais que c'est idiot de penser qu'on est insulté quand on est comparé à une fille, mais les règles dans la cour de récré sont impitoyables et, au nom de ma dignité bafouée, j'aurais été obligé de lui casser le nez, les deux yeux et toute la gueule. Une fois, j'ai vu Isabelle Autissier dans une émission à la télé. Chez Bébert. Dans l'émission, elle parlait à des étudiants. Ils lui avaient demandé comment elle avait fait pour réussir sa vie

et elle avait répondu : J'ai essayé. Je me suis dit que si une fille de la banlieue parisienne était parvenue à prendre la mer et à la garder, alors il n'y avait pas de raison que je n'y arrive pas, moi non plus. Je devais juste me méfier des coups de tabac et des mots effilés comme des poignards qui laissent des blessures invisibles. Quand on est blessé, on peut mourir. La preuve, le père de Rahan, Craô. Par chance, la maîtresse n'a rien dit. Je n'ai pas eu à casser de nez.

Huit

Luca m'a dit : Viens, je vais te faire visiter. On a retiré nos chaussures, on a remonté nos bas de pantalon et on est montés à bord. Elancia a sauté à l'avant, elle s'est ébrouée puis, comme Crocus, d'un coup, elle s'est couchée et elle s'est mise à ronfler. La barque a tangué le temps qu'on s'installe et Luca a dit : Ça te dirait de faire un p'tit tour, vite fait ? et sans attendre la réponse, il a mis le moteur en route et nous sommes partis vers le large. Mémé, elle dit : Si tu veux quelque chose qui te paraît insurmontable, mon Dédé, le mieux, c'est d'abord de ne rien faire. D'y penser très fort et de laisser la vie se charger du reste. Ça peut paraître étrange comme manière de procéder, mais ça marche plus souvent qu'il n'y paraît et elle appuie sur le « ça » pour me faire comprendre que ces deux lettres ont un pouvoir magique, un peu comme Sésame, ouvre-toi ! en plus court. Depuis, je pense tout le temps à mon futur bateau. À force, j'en connais les moindres détails. C'est un bateau blanc, fuselé comme le poitrail d'une mouette aux pattes corail, rapide comme le vent, un bateau qui saura affronter l'humeur changeante de la mer, qui saura

jouer avec les montagnes d'eau noire, qui saura encaisser les coups de tabac, en Manche ou en Méditerranée. À ce moment-là, avec Elancia à la proue, je passais du rêve à la réalité même si la barque de Luca n'avait pas grand-chose à voir avec mon bateau à moi. Il a barré à tribord et nous avons commencé à caboter. Le spectacle était éblouissant. Les uns après les autres, des villages apparaissaient, des grappes de maisons multicolores accrochées à la falaise comme les coquillages au rocher mais selon un enchevêtrement incroyablement harmonieux. Franchement, je n'avais jamais rien vu d'aussi beau depuis que j'avais contemplé la falaise cauchoise à un demi-mile marin de la côte. On aurait dit qu'elle était coiffée de pâturages en pente douce sur lesquels étaient posées des petites vaches brunes et crèmes. J'étais resté un moment sur mon dériveur à remplir mes yeux du bleu délavé du ciel qui rejoignait le vert de l'herbe tout frissonnant sous le souffle du vent, de la blancheur de la craie et du gris du tapis de galets à ses pieds. La mer, sous la coque de mon bateau, était d'un autre bleu, plus foncé, presque cobalt. J'ai eu l'impression de faire partie du club de mes héros. Le Capitaine Achab. Le Capitaine Nemo. Sauf que cette fois-ci, le capitaine, c'était moi.

C'était l'été, le jour où j'ai vu Maman pour la dernière fois. Mémé m'avait inscrit au club de voile et très vite, j'avoue, j'ai eu moins de chagrin. Il était toujours là, tapi en boule dans mon estomac, mais je le trouvais moins lourd. Parfois même, je n'y pensais plus. Je me levais le matin, j'ouvrais la fenêtre de ma chambre, ça sentait l'iode et j'entendais les mouettes crier, puis la sirène des bateaux qui quittaient le chenal et arrivaient en pleine mer, au-delà du phare. Le club de voile se trouve sur la plage de galets gris. Les galets, ça peut avoir des inconvénients. On s'y tord les chevilles et quand on entre dans l'eau, toujours froide, même en plein été, les vagues les font rouler sur les pieds. Pour ne plus avoir mal, on est obligé de plonger d'un coup. Mais ça a aussi des avantages, rigole Mémé. On ne risque pas de ramener à la maison des grains de galet entre les doigts de pied.

Crocus adorait se jeter à l'eau avec moi. Une fois mouillés jusqu'au cou, on nageait tous les deux de toutes nos forces pour nous réchauffer, moi avec les bras et les jambes, elle avec les pattes. Petit à petit, l'eau devenait tiède et alors, j'avais le sentiment que je pouvais aller jusqu'aux côtes anglaises sans problème mais dès que je franchissais la ligne symbolique de la zone surveillée, signalée par des bouées jaunes, j'entendais : Reviens-t'en ! C'était Mémé. Alors, je faisais demi-tour droite ou demi-tour gauche sans hésiter parce que je ne voulais pas qu'elle s'inquiète, Crocus à mes côtés faisait de même et on revenait tranquillement vers la plage où Mémé nous attendait avec deux serviettes de toilettes et un air terrifié à faire pitié.

J'ai passé tout l'été au club de voile. J'ai appris à manœuvrer un Optimist, puis un catamaran, plus difficile à orienter à cause de ses deux coques parallèles. J'ai appris à les piloter à toutes les allures, à régler les voiles, à tenir le cap et à en changer, à mouiller, à affaler le spi, à me diriger au milieu des rochers et à m'orienter par rapport au vent. J'ai appris à lire une carte de navigation, à deviner les risques pour ne pas avoir à les affronter, à en prendre sans me mettre en danger. Le soir, quand je rentrais, mort de fatigue,

Mémé nous servait les moules qu'elle était allée ramasser. À marée basse, au pied de la falaise, il y a des rochers sur lesquels on peut pêcher des praires et des vignots ou bien attraper des crabes. Mémé préparait les moules avec de l'échalote et du persil et on les mangeait avec les doigts et une tartine de beurre salé. Après, elle lançait : Allez, on se débarbouille et au plume ! et je ne me faisais pas prier. Elle me rejoignait dans la chambre, elle s'asseyait au bord du lit et elle me racontait une histoire. Je m'endormais parfois avant qu'elle ait fini et pendant ce temps-là, petit à petit, mon chagrin s'effilochait.

Neuf

Luca s'est mis à barrer tranquillement. Nous naviguions sans bruit, lentement, sur la mer souple et douce et j'admirais les villages des Cinque Terre, Monterosso, Vernazza, Corniglia, Manarolo et Riomaggiore, posés au milieu des oliviers, des vignes et des orangers cultivés en terrasses tout le long de la côte découpée ; leurs maisons hautes et étroites, peintes de couleurs vives et gaies, dégringolaient du haut de la falaise escarpée vers le port. Luca m'a demandé si je voulais tenir le gouvernail pendant qu'il allumait une cigarette et j'ai dit : Oui, tout en me régalant du spectacle du ciel et de la mer qui avaient entremêlé leur cape bleu nuit. On ne distinguait plus très bien l'un de l'autre, si ce n'est grâce aux étoiles et au reflet de la lune ronde et rousse sur les eaux sombres, et c'était drôle, parce que c'étaient les mêmes étoiles et la même lune rousse que celles qui recouvraient l'édredon du lit de Mémé. Mémé, elle ne dit pas « couette », elle dit « édredon ». Parmi les histoires que Mémé aimait me raconter quand j'étais couché sous son édredon, il y avait toujours des his-

toires de marins et, parmi les marins en question, il y avait son grand-père.

Une fois, elle avait descendu la boîte à chaussures posée au-dessus du buffet pour me montrer la seule photo qu'elle avait de lui. C'était une photo en noir et blanc ou plutôt en noir et jaune où l'on voyait un homme coiffé d'une casquette de marin-pêcheur. Il portait une épaisse moustache sous laquelle il était impossible de savoir s'il riait ou s'il boudait, ni quel âge il avait. Il regardait fixement l'objectif de ses yeux transparents. Couleur de la mer aux Antilles, précisait Mémé et je voyais bien quand elle disait ça qu'elle était fière de son grand-père. Elle ajoutait : C'était un vrai cabochard ! avec un sourire malicieux au coin des yeux pour montrer que dans sa bouche, têtu, c'était un compliment. Avant de se lancer dans son récit, elle regardait toujours le mur en face d'elle sans rien dire, comme si elle se concentrait avant de prendre son élan. Ou comme si le mur était devenu l'horizon que scrutent les matelots qui naviguent depuis des jours et des jours sans rien autour d'eux pour les distraire, sans paysage, champs, maisons, arbres, rien en dehors de la mer, une mer de vaguelettes ou une mer de murs liquides, une mer peinte en bleu, en vert ou en gris, selon son humeur. Après, elle baissait la voix comme si elle allait me confier un secret qu'il ne fallait répéter à personne sous aucun prétexte. Puis elle se lançait, le regard tourné vers l'époque où les terre-neuvas existaient encore : C'étaient des grands trois mâts qui partaient à la pêche à la morue à Saint-Pierre-et-Miquelon, dans le grand Nord canadien, mon Dédé. Ils faisaient la fierté de la ville, une ville de matelots, de femmes de matelots, de sœurs de matelots, d'enfants de matelots. Ou de petits-enfants de matelots, comme moi. Partout, ça sentait la marée et le varech, le maquereau ou le hareng grillé. Dans les moindres ruelles, dans les plus petites cours, on entendait le cri des goélands et des mouettes, du matin ou soir, et les sirènes des bateaux rentrant au port. La ville à l'époque était très animée, elle était pleine de saurisseries, de cours de marées, de criées, de cales sèches pour les carénages. Dès l'aube, les femmes des propriétaires de canots qui pêchaient de nuit attendaient le retour de leurs hommes sur le quai. Elles se dépêchaient de laver le poisson à grande eau avant de le disposer dans leurs charrettes à bras, le recouvrir de glace et de s'aligner le long du quai pour accueillir les premières clientes. Le poisson tout frais pêché sautait et frétillait dans les cabas. À dix heures, tout était vendu. Dans les restaurants de la ville, les touristes et les riches venaient de loin, parfois même de Paris, pour déguster les spécialités de la mer. Mémé, quand elle se lance dans des histoires de marins, est très précise, comme si ce qui compte dans une histoire de marins, ce qui en fait la saveur, ce ne sont pas les grandes lignes, les étapes, le suspense, mais les détails. Elle disait : De mon temps, mon Dédé, c'était pas rare que les cabillauds pêchés dans le Grand Nord mesurent un mètre cinquante de long et pèsent plus de soixante kilos. Pour dire autrefois, Mémé dit : À mon époque ou de mon temps. Je trouve ça drôle que le temps que nous passons ensemble, moi à l'écouter, elle à parler, ce soit mon temps à moi et pas le sien alors qu'elle est en face de moi. Mais elle n'en démord pas. Son temps

à elle est resté coincé quelque part entre autrefois et jadis. Quand elle était beaucoup plus jeune.

Mémé me raconte alors comment son grand-père, le crâne rasé, la vareuse repassée, le sac sur l'épaule, s'apprêtait à embarquer. Personne n'embrassait personne à l'époque, mais tous ceux qui n'étaient pas retenus par leur travail ou qui n'allaient pas à l'école l'accompagnaient jusqu'à ce qu'il gravisse l'échelle de coupée. Mémé précise : Quand l'amarre avait été tirée et les voiles hissées, les femmes, les gosses, les vieux allaient jusqu'au bout de la jetée pour voir passer le bateau dans le chenal une dernière fois. Les marins étaient sur le pont. Ils souriaient et ils agitaient la main. On avait l'impression en les regardant fumer la pipe ou cracher leur chique, les jambes écartées, qu'ils s'en allaient juste faire un tour entre copains, une petite virée bien agréable. Pas que c'étaient des forçats de la mer, mon Dédé, qui partaient pour un sacré bout de temps. Si la pêche avait été bonne, ils revenaient six mois plus tard, mais si elle avait été mauvaise, ils devaient rester sur les flots glacés jusqu'à ce qu'ils trouvent des bancs de poissons. Il n'était pas question de rentrer sans avoir une paye en poche. Tous faisaient semblant d'être tranquilles, mais la vérité, c'est que l'inquiétude les rongeait ; chacun pensait comme son voisin que c'était peut-être la dernière fois qu'il voyait le père, le frère ou le cousin et c'est pour ça que ceux qui le pouvaient tenaient à être là, pour dire : Au revoir… Quand les bateaux revenaient, il n'y avait pas toujours le même nombre d'hommes à bord, mon Dédé. Puis d'un coup, sans crier gare, Mémé changeait de cap et se mettait à me parler des femmes de marins qui regardaient partir

leurs hommes sans rien dire, mais qui n'en pensaient pas moins, tout en prenant bien soin de serrer les pans de leurs châles sur leur poitrine, moins pour se protéger du vent que pour éviter de montrer du doigt le bateau qui quittait le port. Parce que montrer du doigt un bateau en partance, c'était le condamner à un naufrage certain, mon Dédé.